— **Encycl. Un** *essieu* est une pièce de bois, de fer ou d'acier, qui porte la charge ou une partie de la charge d'une voiture, d'un affût, d'une locomotive, en s'appuyant, à ses extrémités, sur les roues, dont il traverse le moyeu. Dans les voitures ordinaires, cette pièce est généralement droite, fixe, carrée dans le milieu, et terminée par deux parties tournées en cône tronqué, que l'on nomme *fusées*.

Les *essieux* se font aujourd'hui presque tous en fer; cependant, dans les voitures grossières, on en rencontre encore quelques-uns en bois, que l'on garnit en fer aux endroits où s'opère le frottement. Dans les forts *essieux*, on retient la roue sur la fusée, pour l'empêcher de se décaler, au moyen d'une clavette en S, munie d'une contre-clavette; dans les petits *essieux*, on remplace ce système par un écrou, qui vient se visser sur l'extrémité de la fusée, et dont le filet est incliné de façon que le frottement du moyeu, dans le mouvement progressif, ne puisse desserrer l'écrou, mais tende au contraire à le serrer davantage. Pour éviter le desserrage lorsque la voiture recule, on a recours à un boulon ou à une boîte fermant sur l'écrou et se vissant en sens contraire de celui-ci. Ce dernier mode, qui est celui que l'on a employé pendant longtemps pour les cabriolets, les carrosses et les autres voitures de ce genre, ne met pas cependant les véhicules à l'abri des accidents qui peuvent résulter de la perte d'un écrou. Pour parer à ces inconvénients graves, et pour conserver la graisse autour de l'*essieu*, on fait généralement usage aujourd'hui des boîtes anglaises, qui enveloppent complétement la fusée, pénètrent dans le moyeu et se trouvent reliées à celui-ci au dedans et au dehors du véhicule par quatre boulons, qu'aucune cause ne peut faire tomber.

Pour conserver aux rais des roues une position perpendiculaire au bombement des coutas, on a été contraint d'incliner les roues et, par suite, de donner une certaine inclinaison aux fusées. Dans les voitures légères, on a coudé l'*essieu* pour pouvoir abaisser les caisses au-dessous de l'axe de rotation.

Les *essieux* sont composés de trois ou quatre mises, au moins, de fer de très-bonne qualité, soudées ensemble au marteau ou mieux au laminoir; les fusées sont étirées au martinet sur des étampes et tournées.

Dans les machines locomotives, on distingue l'*essieu* moteur et les *essieux* de charge. Le premier reçoit le mouvement de la bielle motrice; il est droit ou coudé selon que les cylindres sont placés extérieurement ou intérieurement: dans le premier cas, l'*essieu* est calé à ses deux extrémités sur les moyeux ou fonte ou en fer forgé des roues motrices, qui présentent un renflement en forme de manivelle; dans le second cas, l'*essieu* porte, entre les roues et à l'aplomb de l'axe des cylindres, deux bras de manivelle joints à leur extrémité inférieure par un tourillon commun; ces appendices sont venus de forge avec le corps de l'*essieu*, d'abord dans le même plan, puis ils sont amenés à faire entre eux un angle de 90° au moyen d'une torsion.

Le diamètre des *essieux* moteurs varie de 0m,14 à 0m,18, suivant la puissance de la machine; quand ils sont coudés, les deux bras et le tourillon présentent une section au moins égale à celle du corps des *essieux*, pour que ces parties puissent être en état de résister convenablement à la fatigue que leur occasionne l'action alternative de la bielle motrice, ainsi que les flexions résultant de l'instabilité de la machine.

Les *essieux* de charge, ainsi que ceux des tenders et des wagons, portent les roues, avec lesquelles ils sont complétement solidaires. Chaque *essieu* porte intérieurement ou extérieurement, suivant le cas, des fusées parfaitement tournées et cintrées, sur lesquelles reposent des coussinets en bronze, enfermés dans une boîte à graisse ou à huile. Celle-ci, encastrée dans les plaques de garde des longerons, supporte le poids de la partie correspondante de la machine ou du véhicule, par l'intermédiaire d'un ressort placé tantôt en dessus, tantôt en dessous d'elle.

La portée de calage est la partie des *essieux* sur laquelle les roues sont entrées à frottement dur, au moyen d'une presse hydraulique. Cet assemblage est consolidé par une ou plusieurs clavettes d'acier, chassées avec force dans des rainures pratiquées dans l'*essieu* et dans le moyeu de la roue. Sur quelques *essieux*, on a ménagé un épaulement à l'intérieur de la voie, pour empêcher la roue de se déplacer intérieurement, si elle vient à se décaler.

Le diamètre et la longueur des fusées sont proportionnés à la charge que supporte la roue, afin d'éviter l'échauffement et le grippement. Les *essieux* des machines à grande vitesse sont calculés pour résister à une charge de 17 à 20 kilogrammes par centimètre carré, tandis que ceux des machines à petite vitesse supportent de 19 à 28 kilogrammes par centimètre, en ne comptant comme contact que le tiers de la surface du coussinet.

Dans un wagon qui roule sur un chemin de fer, la principale résistance ne s'exerce pas au pourtour de la roue, comme dans les voitures ordinaires, mais bien tangentiellement à la fusée. L'intensité de ce frottement ne dépend que de la pression supportée par la fusée ou, autrement dit, du poids du wagon et de sa charge, moins celui des roues et des *essieux*.

Le fer employé à la fabrication des *essieux* pour locomotives et wagons doit avoir été préparé au charbon de bois et forgé au marteau. En Angleterre, on fabrique d'excellents *essieux* au moyen de trousses composées d'une barre de fer rond, autour de laquelle viennent s'en ranger d'autres ayant la forme de voussoirs et maintenues aux deux extrémités par deux cercles. La trousse ainsi composée est chauffée à blanc dans un four à réverbère, puis passée au laminoir et ensuite martelée à l'aide d'un marteau qui pèse de 4 à 5 tonnes; le fer qui compose les *essieux* formés de cette manière est extrêmement nerveux. Depuis quelques années, on emploie en Allemagne des *essieux* en acier fondu qui paraissent donner de bons résultats.

Dans les chemins de fer, on essaye les *essieux* pour constater la nature du métal employé à leur fabrication, ainsi que pour mesurer leur résistance transversale. 1° Pour déterminer la qualité du fer et la nature du grain, on casse l'*essieu* à froid à coup de masse; le plus souvent c'est sur la fusée que se fait cet essai; le nombre de coups de marteau et les efforts nécessaires font déjà connaître le plus ou moins de résistance; la manière dont la fusée s'abat indique ensuite si le fer s'arrache ou ploie, ou s'il se casse sec; enfin l'inspection de la cassure elle-même fait connaître la qualité du grain. 2° Pour mesurer la résistance transversale, on place l'*essieu* sur deux tas en fer ou en fonte distants de 1m,50, de façon qu'il porte par le milieu des portées de calage; puis on fait tomber au milieu un mouton libre, dont le poids, multiplié par la hauteur de chute, donne le produit PH en kilogrammètres. Les *essieux* de 0m,12 de diamètre au milieu et de 0m,12 au calage, on admet un produit de 1,800 kilogrammètres, qui ne doit pas, après trois chutes, faire naître une flexion de plus de 0m,06 de flèche.

Dans l'artillerie, on emploie pour vérifier les *essieux* : les calibres pour les différentes parties du corps; les lunettes pour le gros bout et le petit bout de celui de Gribeauval; le calibre de l'*essieu;* une esse de calibre; une grande règle en fer, ayant à chacune de ses extrémités un talon, qui doit entrer dans le trou d'esse de chaque fusée, et, dans sa longueur, des crans qui marquent les dimensions des fusées et du corps. On essaye les *essieux* au mouton ou à l'escarpolette : l'épreuve du mouton consiste à faire tomber sur le milieu de l'*essieu*, supporté à ses extrémités par deux couteaux en fer ou en fonte, un mouton de 300 kilogrammes, d'une hauteur de 1m,60 pour les *essieux* d'affûts de siége, de campagne, de place et de côte, et de 1 mètre seulement pour ceux de caisson.

L'épreuve de l'escarpolette consiste à élever horizontalement l'*essieu* à une hauteur de 2m,11, et à le laisser retomber de manière que les fusées portent en même temps sur deux demi-cylindres de fonte, disposés pour les recevoir.

Pour la moindre ouverture en travers, on rebute l'*essieu;* on ne tolère que les ouvertures en long, qui n'indiquent qu'une imperfection de soudure, excepté aux fusées et aux trous d'esse. Lorsqu'une fente ou une criqne en travers ne laisse pas voir la couleur du fer nouvellement entamé, on met l'*essieu* au feu, et, après l'avoir chauffé au rouge brun, on le bat de manière à faire ouvrir la fente; si celle-ci s'élargit, on rebute l'*essieu*.

— **Allus. litt. L'essieu crie et se rompt,** Hémistiche de Racine dans le fameux récit où Théramène raconte à Thésée la mort de son fils Hippolyte, emporté par ses chevaux (*Phèdre*, acte V, scène VI) :

A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.

Les applications ne peuvent guère se faire que dans un sens qui offre de l'analogie avec le texte. En voici un exemple :

« La méchante voiture de louage qui nous portait, un de mes amis et moi, eut le sort du char classique d'Hippolyte. *L'essieu crie et se rompt.* On n'était peut-être pas au juste l'essieu, mais quelque chose d'approchant. »

CLÉMENT CARAGUEL.

ESSIEU-BRABANT s. m. Agric. V. ESSIEU.

ESSIMER v. a. ou tr. (è-si-mé — ital. *scemare*, affaiblir). Fauconn. Faire maigrir l'oiseau, pour le rendre plus léger, plus apte au vol. ♦ On a dit aussi ESSEMIMER.

ESSINGTON (PORT-) baie de la côte septentrionale de l'Australie, terre d'Arnhem, sur le côté N. de la presqu'île de Cobourg, qui se projette en avant, au N.-N.-O. du continent australien, par 11° 6′ de lat. S. et 134° 32′ de long E. Elle forme trois ports commodes, abrités contre tous les vents et offrant des ancrages excellents et sûrs. La côte présente une alternative pittoresque de petites baies, de berges sablonneuses, de rochers escarpés et de bancs d'argile, tandis qu'à l'intérieur d'immenses forêts, d'un vert foncé et monotone, couvrent la plus grande partie de la contrée. Le climat est excessivement chaud et varie d'ordinaire entre 36 et 39 degrés centigrades; de longues sécheresses, qui reviennent périodiquement, détruisent, pendant qu'elles durent, toute espèce de végétation; dans la saison des pluies, l'eau du ciel tombe par torrents, mais seulement pendant deux ou trois heures de suite. Le sol est peu fertile dans les environs; près de la côte seulement on trouve quelques palmiers. Les animaux que l'on y rencontre surtout sont le kanguroo, l'iguane, le pigeon, la caille, le courlieu, l'oie sauvage, le canard, le faisan de marais, ainsi que plusieurs variétés de perroquets, de faucons, de hérons, de grues et de mouettes. Le gouvernement anglais avait fondé, en 1838, un établissement appelé Victoria sur la cote occidentale de Port-Essington; mais la chaleur et l'insalubrité du climat, la stérilité du sol et le manque de débouchés pour les produits peu variés que l'on pouvait en retirer amenèrent rapidement la ruine de la colonie, qui fut complétement abandonnée en 1849.

ESSLAIR (Ferdinand), acteur allemand, né à Essek en 1772, mort à Munich en 1840. Il débuta à Inspruck à l'âge de vingt-trois ans, et se fit applaudir successivement sur les principales scènes d'Allemagne. En 1814, le roi de Wurtemberg, Frédéric Ier, le nomma directeur du théâtre de Stuttgard; mais l'ordre et la tranquillité n'étant pas de son goût, il reprit bientôt sa vie errante, toujours voisin de la misère, malgré la grosse part qu'on lui accordait sur de magnifiques recettes. Esslair jouait avec un grand talent les rôles tragiques; il interprétait admirablement les œuvres de Racine et de Voltaire; il abordait même Shakspeare avec succès; mais où il excellait surtout, c'était dans les rôles nobles du drame bourgeois, dont souvent même il prêtait le ton aux personnages tragiques. Les pièces d'Iffland étaient son répertoire favori. Esslair a été surnommé le *Talma allemand*. Sa taille noble et élevée, son organe sonore et souple, qui se prêtait à toutes les nuances du sentiment, son œil vif, sa mimique expressive, son intelligence, sa vive sensibilité, sa déclamation parfaite, la manière tout à fait originale, tenant bien moins de l'étude que de l'instinct, dont il créait ses rôles, le rendaient éminemment propre aux grands emplois de la tragédie.

ESSLER (Jane Faessler, dite Jane), actrice française, née à Paris le 21 mars 1836. Elle prit des l'âge de treize ans des leçons de l'acteur Samson et se fit ensuite inscrire aux cours d'art théâtral dirigés par Mlle Georges. Elle n'avait que quinze ans lorsque M. Alexandre Dumas l'engagea dans la troupe du Théâtre-Historique. En 1853, elle passa à l'Ambigu-Comique, et parut, l'année suivante, avec beaucoup de succès, dans une reprise ayant pour titre *Voilà ce qui vient de paraître*, sur la scène des Délassements-Comiques. On crut un instant qu'il pourrait y avoir en elle l'étoffe d'une Rachel et on l'admit à débuter à l'Odéon dans la tragédie. Elle fut peu remarquée. Engagée à la Porte-Saint-Martin, elle joua la *Moresque* (1858). De retour à l'Ambigu, elle y créa, en 1862, la jeune roi Louis XIII dans la *Bouquetière des Innocents*, et, d'une façon hors ligne, le personnage de Maria dans les *Beaux messieurs de Bois-Doré*. Portant admirablement le costume d'homme sans se dépouiller pour cela de la grâce féminine, elle se fit surtout applaudir par le charme qu'elle donnait à ce portrait masculin. Elle eut moins de bonheur dans le rôle de femme, qu'elle créa, l'année suivante, au même théâtre, dans *François les bas bleus*. Cette actrice n'est pas faite pour jouer les princesses, mais, à défaut de la distinction, elle a l'émotion; ses défauts plaisent autant que ses qualités. Après avoir créé le rôle de Marthe dans la *Famille Benoîton*, au Vaudeville, en 1865, elle est revenue à l'Odéon, au mois d'avril 1867, pour y interpréter la Pasqua-Maria de la *Vie nouvelle*, comédie qui eut peu de succès; en septembre de la même année, elle a repris, au même théâtre, le rôle de *Beaux messieurs de Bois-Doré*. Elle y a paru ensuite dans le rôle principal de *Jeanne de Ligneris*. Depuis, elle a contracté un engagement avec la Gaîté. Comme on le voit, Mlle Jane Essler n'appartenu à des théâtres de genres très-différents. Les grands rôles dramatiques ne sont pas son affaire. Pour résumer d'un mot notre appréciation, elle a le charme, c'est tout dire.

ESSLER (Fanny et Thérèse), célèbres danseuses allemandes. V. ELSSLER.

ESSLING, village de l'empire d'Autriche, dans la basse Autriche, à 11 kilom. E. de de l'île Lobau. Ce village est célèbre par la victoire des Français sur les Autrichiens, les 21 et 22 mai 1809.

Essling (bataille d'), une des plus terribles de ce siècle, qui en a vu de si acharnées et de si sanglantes. En 1809, l'Autriche, excitée par l'Angleterre, crut mettre habilement à profit l'éloignement de Napoléon, alors en Espagne. A la première nouvelle de ses armements, Napoléon revint à Paris, dressa son plan de campagne avec sa rapidité accoutumée, puis se rendit sur le théâtre des opérations. Après avoir battu l'archiduc Charles en différentes rencontres et s'être emparé de Ratisbonne, il marcha sur Vienne, où les Français entrèrent pour la seconde fois (13 mai). Mais, quoique la capitale de l'Autriche fût en notre pouvoir, la campagne était loin d'être terminée : il nous fallait conquérir le Danube, derrière lequel se tenait l'armée de l'archiduc Charles, attendant celle de l'archiduc Jean, qui arrivait d'Italie à son secours. C'était donc une grande bataille à livrer sous Vienne avant que cette telle concentration de forces se fît opérer, et Napoléon ne demandait qu'une parsile occasion de porter un coup décisif à l'armée autrichienne qu'il avait devant lui. Il ne lui restait pas moins une redoutable et dernière difficulté à vaincre, c'était de franchir le bras grand fleuve de l'Europe en face de l'ennemi, et de livrer une bataille en ayant ce fleuve à dos, c'est-à-dire avec la perspective d'y être précipité en cas de revers. Mais cette difficulté résultait du cours même des événements, que Napoléon n'avait pas été le maître de modifier à son gré; autrement, ce n'eût pas un tel homme qui eût choisi une position si désavantageuse. Et cependant son incomparable armée avait accompli tant de prodiges de valeur, qu'il ne douta pas un seul instant du succès, malgré les périls effroyables qui menaçaient l'audacieuse tentative de faire traverser un cours d'eau de 1,000 mètres de largeur à 150,000 hommes, qui traînaient avec eux 500 à 600 bouches à feu, et cela devant une armée égale force qui les attendait pour les précipiter dans l'abîme. C'est néanmoins dans ces termes mêmes que le problème était posé et qu'il fallait le résoudre. Napoléon était arrivé sur Vienne par la rive droite; l'archiduc Charles occupait la rive gauche, d'où il se préparait à écraser nos troupes au moment où elles franchiraient le Danube. Des ponts à établir sur une telle largeur offraient d'énormes difficultés, qu'augmentait encore l'imminence de la crue des eaux, dans cette saison où la fonte des neiges, enflant le fleuve, le transformait subitement en un torrent immense, irrésistible. Napoléon ne connaissait-il de méditer sur le point qu'il occuperait près de Vienne pour effectuer son passage, n'osant s'éloigner de cette capitale frémissante, que sa présence parvenait seule à contenir. Après avoir étudié attentivement le cours et la largeur du fleuve, tant au-dessus qu'au-dessous de Vienne, il essaya de jeter deux ponts sur deux points opposés, l'un à Nussdorf, plus haut que Vienne, et l'autre à Ebersdorf, à deux lieues plus bas que cette ville. La tentative ayant échoué à Nussdorf il résolut de concentrer tous ses efforts sur le second point. Là, le Danube se divise en deux bras inégaux, enfermant une île qui est devenue à jamais célèbre par les événements prodigieux dont elle fut alors le théâtre : c'est l'île Lobau. Présentant une lieue de largeur sur une lieue et demie de longueur, elle était on ne peut plus heureusement conformée pour les projets de Napoléon. Le grand bras du Danube, situé du côté de la rive droite, qu'occupait notre armée, se divisait lui-même en deux larges bras, l'un de 480 mètres, l'autre de 240 mètres de large, séparés par un banc de sable. Une île fort basse, dans l'île Lobau, se trouvait à peu près à franchir un bras de 120 mètres, opération difficile encore, mais loin d'être impossible, surtout sous les yeux de Napoléon. Malheureusement, nous manquions de matériaux nécessaires pour établir le grand pont, celui qui devait relier la rive droite à l'île Lobau; on parvint néanmoins à se procurer, à Vienne, les bateaux et les agrès nécessaires à cette opération; on les fit descendre le Danube, et, dès que le matériel se trouva prêt, le général Molitor, un des plus intrépides de l'armée, passa le fleuve en silence sur deux barques avec sa division, et aborda à l'île Lobau, où il refoula les avant-postes autrichiens jusqu'à un petit canal qui traverse l'île, en évitant toutefois de les poursuivre plus loin, pour ne point appeler leur attention sur l'entreprise qui allait s'exécuter. En effet, bien que le courant fût devenu rapide par suite d'une crue des eaux, progressive et continue, on avait trouvé moyen, le général d'artillerie Pernetti réussit, dans les journées du 19 et du 20 mai, à jeter le grand pont au moyen de 70 bateaux reliés ensemble par des ancrages et fixés par d'énormes pieux qu'on avait plongés dans le fleuve, à défaut d'ancres. Plusieurs divisions, tant d'infanterie que de cavalerie, passèrent alors, sans que des traînards d'artillerie, et le général Molitor, qui avait fait jeter un pont de chevalets sur le petit canal, put balayer complétement l'île Lobau, où l'on recueillit également arriservir d'appui, les quatre régiments de cavalerie légère du général Lasalle. Bessières et Espagne s'élancent avec fureur, à la tête de 16 escadrons de cuirassiers, sur l'artillerie et au moyen de quinze pontons. Le général Lasalle passa ensuite sur la rive gauche avec quatre régiments de cavalerie légère, qui aussitôt par les voltigeurs des divisions Molitor et Boudet. Le pont franchi, on trouvait un bois au delà duquel le terrain s'élargissait; à gauche s'élevait le village d'Aspern, à droite celui d'Essling, « lieux immortels dans l'histoire des hommes, qui rappellent sans doute pour l'humanité des souvenirs lugubres; mais qui rappellent aussi pour les deux nations française et autrichienne des souvenirs à la gloire. » (Thiers). Le général Lasalle mais glorieux. » (Thiers). Le général Lasalle se lança en avant avec son impétuosité ordinaire, et rencontra un assez fort détachement de cavalerie autrichienne, que nos voltigeurs repoussèrent par un feu à bout portant et mirent aussitôt en désordre. Ainsi commençait, le 20 mai au soir, la sanglante bataille d'Essling.

Pendant ce temps, le grand pont de la rive droite se rompait une première fois par l'effet d'une crue subite de trois pieds, occasionnée par la fonte précoce des neiges dans les Alpes, accident qui avait coupé en deux la cavalerie légère du général Marulaz; mais les généraux Pernetti et Bertrand réparèrent le mal pendant la nuit, et la cavalerie de Marulaz, les cuirassiers du général Espagne, la division d'infanterie Legrand, ainsi qu'une partie de l'artillerie, franchirent le fleuve le 21 au matin. Vers midi, le major général Berthier, l'homme de son temps qui appréciait le mieux l'étendue d'un terrain et le nombre d'hommes qui l'occupaient, aperçut, du haut du clocher d'Essling, l'armée de l'archiduc Charles qui s'avançait en décrivant un vaste demi-cercle autour d'Essling et d'Aspern; il en évalua la force à 90,000 combattants, et jugea, à sa marche résolue, qu'elle accourait pour accabler les Français au moment du passage. Napoléon n'avait alors autour de lui, sur la rive gauche, qu'une force de 22 à 23,000 soldats, avec lesquels il lui fallait tenir tête à toute l'armée autrichienne. Mais il n'hésita pas à commencer cette lutte formidable, dans l'espoir fondé que ses troupes allaient arriver successivement sur le champ de bataille. Masséna fut chargé de l'aile gauche, qui avait le centre de ses opérations à Aspern; Lannes prit le commandement de l'aile droite, du côté d'Essling, tandis que l'infanterie de Legrand était placée en arrière d'Aspern avec la cavalerie de Marulaz, et que celle du général Lasalle ainsi que les cuirassiers d'Espagne remplissaient l'espace entre Essling et Aspern. 23,000 hommes au plus attendaient donc le choc de 90,000.

L'archiduc Charles avait divisé son armée en cinq colonnes : les trois premières, commandées par le général Hiller, le lieutenant-général Bellegarde et le prince de Hohenzollern, y compris la cavalerie légère et la plus grande partie de l'artillerie, devaient attaquer Aspern et Essling, tandis que l'infanterie de Legrand gardait les ruines d'Aspern, et le général autrichien Bellegarde avait cherché un appui dans le cimetière et l'église de ce village. La division Boudet, du corps de Lannes, passa la nuit sur les débris d'Essling. Pendant ce temps, nos troupes continuaient de passer de la rive droite sur la rive gauche; mais le grand pont se rompit encore vers minuit, sous une crue rapide de quatorze pieds. Cependant, grâce aux efforts des généraux Bertrand et Pernetti, il fut réparé dans la journée du 21, et la division Saint-Hilaire, les deux divisions d'Oudinot, la garde à pied, une seconde brigade des cuirassiers de Nansouty, deux divisions de cavalerie légère, toute l'artillerie des corps de Lannes et de Masséna, et d'autres troupes encore, purent effectuer leur passage, ce qui porta notre effectif de la rive gauche à environ 50,000 hommes. Néanmoins, nous n'avions que 144 bouches à feu à opposer aux 300 canons des Autrichiens, et 60,000 combattants, avec un fleuve à dos, devaient livrer contre 90,000. Dès que le jour parut (22 mai 1809), le feu recommença. Masséna à Aspern et Lannes à Essling avaient complété de savantes dispositions et s'étaient reliés solidement. Le général Legrand s'avança, en marchant sur les cadavres qui encombraient les rues d'Aspern, contre les généraux Hiller et Bellegarde, chargés de conserver cette position, et parvint à les expulser de l'église et du cimetière. Mais c'était sur le centre des Autrichiens que Napoléon avait préparé un redoutable mouvement offensif; là, les deux colonnes de Rosenberg étaient tenues à distance d'Essling par les décharges meurtrières de la division Boudet, et, au milieu du demi-cercle formé par l'armée autrichienne, on n'apercevait que le corps de Hohenzollern, que reliait à peine à celui de Rosenberg la cavalerie de Liechtenstein. Lannes, qui allait précipiter sur ce point dégarni une masse de 20,000 fantassins et de 6,000 cavaliers, devait couper en deux tronçons l'armée de l'archiduc Charles. Il ébranle, en effet, ses troupes avec l'irrésistible vigueur qui lui était habituelle; la division Saint-Hilaire marche la première, et bientôt l'impulsion, se communiquant à toute la ligne, les Autrichiens commencent à plier, puis à se retirer en désordre. L'archiduc, à la vue de la catastrophe dont son centre est menacé, accourt de sa personne pour ramener ses soldats. Ce prince, aussi intrépide que le plus brave grenadier de son armée, saisit le drapeau du régiment de Zach qu'il essaye vainement de ramener en avant; il voit tomber autour de lui ses meilleurs officiers sans pouvoir réussir à arrêter le mouvement rétrograde de son centre. Napoléon lui-même se jette avec la témérité d'un soldat au plus fort de cette mêlée terrible. Retirez-vous, sire, lui dit alors le général Walther, commandant des grenadiers de la garde, *retirez-vous, ou je vous fais enlever par mes grenadiers*. Lannes continue toujours sa marche offensive et fait enfoncer par sa cavalerie l'infanterie du corps de Hohenzollern. Il touche enfin à Breitenlée, point où l'archiduc avait placé sa réserve de grenadiers : la victoire paraît certaine. Tout à coup Napoléon reçoit la nouvelle d'un sinistre accident : sous la crue de plus en plus forte du Danube, le grand pont s'est rompu de nouveau au moment où d'autres troupes allaient passer. Mais ce qui était plus terrible que la privation de ce renfort, c'était celle des caissons de l'artillerie, qui se trouvaient ainsi arrêtés sur la rive droite, et cela au moment où nos munitions achevaient de s'épuiser sur la rive gauche. C'était un malheur irréparable. A cette triste nouvelle, Napoléon, craignant de n'avoir bientôt plus que des sabres et des baïonnettes à opposer à un ennemi qui résistait encore vaillamment, fait porter à Lannes l'ordre de suspendre son mouvement et de se replier lentement sur Essling et Aspern, car les munitions vont bientôt lui manquer. L'archiduc, menacé d'un désastre imminent, voit tout à coup, sans pouvoir s'en expliquer la cause, nos colonnes demeurer immobiles et ralentir leur feu. Il profite de ce moment de répit pour renforcer son centre, où il réunit 200 bouches à feu, qui ouvrent sur Lannes une effroyable canonnade. La division Saint-Hilaire est écrasée sous une pluie de mitraille, et son intrépide chef, qu'on appelait dans l'armée le *chevalier sans peur et sans reproche*, tombe frappé à mort par un biscaïen. L'archiduc Charles n'a pas tardé à connaître le secret du ralentissement subit qui s'est manifesté dans l'armée française, et il tente à son tour des efforts désespérés sur notre centre pour nous précipiter dans le Danube. Mais si le maréchal Lannes recule, c'est à la manière des lions, dont il est imprudent de braver de trop près les atteintes. Après avoir repoussé vivement à la baïonnette les corps qui le serraient de trop près, il s'abrite derrière le fossé qui relie Aspern à Essling, et tient tête à tous les efforts de l'ennemi. Il laisse approcher à demi-portée de fusil la masse épaisse du corps de Hohenzollern, la couvre de mitraille, puis lance ses cuirassiers et la cavalerie légère de Lasalle et de Marulaz sur la cavalerie du prince de Lichtenstein. Le mouvement de l'armée autrichienne sur notre centre paraît alors suspendu. Nos fantassins, abrités dans le fossé, appuyés par notre cavalerie, qui forme un rideau en arrière, remplissent l'espace d'Aspern à Essling, et recoivent impassiblement le feu des canons autrichiens. L'infatigable Lannes galope d'un corps à un autre pour soutenir la fermeté de ses soldats. Un officier, effrayé de le voir exposé, lui une canonnade si meurtrière, le supplia alors de mettre pied à terre. Quoique peu habitué à ménager sa vie, Lannes suivit ce conseil, mais à peine était-il descendu de cheval, qu'un boulet lui fracassait les deux genoux. On l'emporta hors du champ de bataille, noyé dans son sang et presque inanimé.

L'ennemi, se voyant arrêté au centre, porta alors toute la fureur de ses efforts sur nos deux ailes, à Aspern et à Essling. C'est la position d'Aspern qui est assaillie la première. Là, Carra Saint-Cyr, Legrand et Molitor opposent à leur cavalerie légère et à l'élan des Autrichiens, que le feu si redouté de notre artillerie n'épouvantait plus. Désespérant de nous forcer sur ce point, l'archiduc reporte ses efforts sur Essling, qu'il fait envelopper par les deux colonnes de Rosenberg, tandis que lui-même, à la tête des grenadiers, dirige une attaque furieuse sur le centre du village. Napoléon, qui suit d'un regard dévorant les péripéties sanglantes de cette lutte sans nom, envoie l'intrépide général Mouton, avec les fusiliers de la garde, au secours de Bessières, qui a remplacé le maréchal Lannes. « Brave Mouton, lui dit-il, faites encore un effort pour sauver l'armée; mais finissez-en, car, après ces fusiliers, je n'ai plus que les grenadiers et les chasseurs de la vieille garde, dernière ressource qu'il ne faut dépenser que dans un désastre. » Mouton s'élance, et, avec le concours du général Rapp, dégage nos troupes enveloppées de tous côtés par un ennemi quatre fois plus nombreux. Cinq fois les grenadiers autrichiens, conduits par le feld-maréchal d'Aspre, reviennent à l'attaque; cinq fois ils sont rejetés hors d'Essling par la fusillade ou les charges à la baïonnette. Enfin l'artillerie de l'île Lobau, prenant en écharpe les masses qui avaient passé entre le fleuve et le village, les couvre d'une pluie de mitraille. Essling est alors délivré.

Il y avait trente heures que durait cet épouvantable acharnement, sans précédent dans l'histoire. L'archiduc Charles, épuisé autant que nous, et sur le point lui-même de manquer de munitions, commença à désespérer de nous jeter dans le fleuve. Mais avant de lâcher prise, il lança ce qui lui restait d'obus et de boulets sur les corps placés d'Aspern à Essling. Dès lors, Napoléon put se croire assuré d'une retraite tranquille dans l'île Lobau, retraite qui devait s'exécuter dans la nuit. Il se rendit au petit bras du Danube, qui coulait, comme nous l'avons dit, entre l'île et la rive gauche du fleuve. « L'aspect de ses bords, écrit M. Thiers, avait de quoi navrer le cœur. De longues files de blessés, les uns se traînant comme ils pouvaient, les autres, placés sur les bras des soldats ou déposés à terre, en attendant qu'on les transportât dans l'île de Lobau; des cavaliers démontés jetant leurs cuirasses pour marcher plus aisément; une foule de chevaux blessés se portant instinctivement vers le fleuve pour se désaltérer dans ses eaux, ou des centaines de voitures d'artillerie à moitié brisées, une indicible confusion et de douloureux gémissements, telle était la scène qui s'offrait et qui saisit Napoléon. Il descendit de cheval, prit de l'eau dans ses mains pour se rafraîchir le visage, et puis, apercevant une litière faite de branches d'arbres sur laquelle gisait Lannes, qu'on venait d'amputer, il courut à lui, le serra dans ses bras, lui exprima l'espérance de le conserver, et le trouva, quoique toujours héroïque, vivement affecté de se voir arrêter sitôt dans cette carrière de gloire. « Vous allez perdre, lui dit Lannes, » celui qui fut votre meilleur ami et votre fidèle » compagnon d'armes. Vivez et sauvez l'armée. » La malveillance qui commençait à se déchaîner contre Napoléon, et qu'il n'avait, hélas! que trop provoquée, répandit alors le bruit de prétendus reproches que Lannes lui aurait adressés en mourant. Il n'en fut rien cependant. Lannes reçut avec une sorte de satisfaction convulsive les étreintes de son maître, et exprima sa douleur sans y mêler aucune parole amère. Il n'en était pas besoin; un seul de ses regards rappelait ce qu'il avait dit tant de fois sur le danger de guerres incessantes, le spectacle de ses deux jambes brisées, la mort d'un autre héros d'Italie, Saint-Hilaire, frappé dans la journée, l'horrible hécatombe de 40 à 50,000 hommes couchés à terre, n'étaient-ce pas autant de reproches assez cruels, assez faciles à comprendre? Napoléon, après avoir serré Lannes dans ses bras, et se disant certainement à lui-même ce que le héros mourant ne lui avait pas dit, car le génie qui a commis des fautes est, on juge le plus sévère, Napoléon remonta à cheval et voulut profiter de ce qui lui restait de jour pour visiter l'île Lobau et arrêter ses dispositions de retraite. »

Telle fut cette sanglante bataille d'Essling, qui coûta aux Autrichiens près de vingt-sept mille morts ou blessés, et quinze à seize mille aux Français, et qui commençait la série de ces abominables carnages qui signalèrent les derniers temps de l'empire. Les Autrichiens lui ont donné le nom de bataille d'Aspern. Certes, Napoléon ne fut pas vaincu, puisque, n'ayant que des forces très-inférieures et manquant de munitions, il parvint, dans une position des plus désavantageuses, à contenir un ennemi résolu, qu'un accident subit arracha seul à un désastre éclatant. L'armée française se couvrit de gloire, mais d'une gloire stérile, car elle n'amena aucun résultat. Non, Wagram ne fut pas la conséquence d'Essling. Quant à la faute que Napoléon put commettre en cette circonstance, de traverser un fleuve tel que le Danube dans la saison des crues rapides et subites, au risque de l'avoir à dos avec la moitié de son armée contre un ennemi résolu et commandé par un habile général, c'est une question que nous laissons à résoudre à de plus compétents que nous.

ESSLING (prince d'). V. MASSÉNA.

ESSLINGEN, ville du Wurtemberg, à 15 kilom. S.-E. de Stuttgard, sur le Neckar, ch.-l. du bailliage de son nom; 15,000 hab. Siége d'une cour d'appel; école normale d'instituteurs; école latine préparatoire; école polytechnique. Industrie active et variée : fabrication de draps, gants, articles en laque, bijouterie, instruments de physique et de mathématiques; préparation de vins mousseux; filature de laine et de coton, fonderie de métaux, papeterie, moulins à foulon, etc. Important trafic de fruits et de plants d'arbres fruitiers. Parmi les constructions anciennes, on remarque la belle église de Notre-Dame, monument gothique de 1440, avec une tour de 80 mètres d'élévation; l'église de Saint-Dionis; l'hôtel de ville, avec une horloge curieuse; les archives de la ville, où l'on voit des lettres autographes de Luther et de Mélanchthon; les ruines du château de Berchfried, autrefois résidence impériale. Ville très-ancienne et autrefois ville libre impériale, Esslingen a été réunie au Wurtemberg en 1802.

ESSLINGEN (le maître d'école d'), poëte allemand, qui vivait dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il fut maître d'école à Esslingen, en Souabe, et, comme en 1280, époque où furent composées les œuvres de ce poëte, l'instituteur de cette ville s'appelait maître Henri (meister Heinrich), on en a conclu, avec toute vraisemblance, que ce maître Henri était l'auteur des poésies manuscrites qui sont parvenues jusqu'à nous. Ces poésies consistent en neuf lieders très-précieux pour l'histoire littéraire de son temps. Ce sont neuf satires mordantes, sanglantes, injustes, mais spirituelles, ce qui est presque une excuse, dirigées contre le prince Rodolphe de Habsbourg, qu'il accuse à la fois de faiblesse et d'ambition, déclarant en bons termes que ce prince aspire à dérober la couronne impériale, et peut-être les clefs du paradis, ce qui doit mettre en garde le portier des bienheureux.

ESSONGNE s. f. (è-son-gne; *gn* mll.). Féod. *Droit d'essongne*, Droit dû par les héritiers d'un défunt au seigneur dans la censive duquel il possédait des biens le jour de sa mort. ‖ On trouve aussi ESSOGNE et ESSOIGNE.

ESSOIGNE s. f. (è-soi-gne; *gn* mll). Législ. anc. Excuse alléguée pour n'avoir pas comparu en justice.

— Féod. V. ESSONGNE.

ESSOIGNER v. a. ou tr. (è-soi-gné; *gn* mll. — rad. *essoigne*). Excuser, disculper; dispenser. ‖ Vieux mot.

— v. n. ou intr. Anc. légist. Présenter une essoigne, une excuse pour n'avoir pas comparu.

ESSOMMES, village et comm. de France

(Aisne), cant., arrond. et à 3 kilom. de Château-Thierry, sur la Marne; 1,781 hab. Fabrique d'articles de bijouterie. Belle église du XIIIe siècle, monument historique, ornée de stalles et de boiseries sculptées très-remarquables.

ESSONIER ou **ESSONNIER** s. m. (è-so-nié). Blas. Pièce d'armoiries que l'on appelle plus généralement *double trescheur*. V. TRESCHEUR.

ESSONITE s. f. (è-so-ni-te — du gr. *ēssôn*, inférieur). Minéral. Variété de grenat alumino-calcaire, ainsi appelée par Haüy, pour exprimer l'infériorité de ses caractères essentiels, relativement à ceux des autres grenats.

— **Encycl.** L'*essonite* est d'un rouge brun. Elle ne se trouve pas cristallisée, mais en morceaux roulés, à cassure granulaire, qui viennent, pour la plupart, de l'île de Ceylan et du pays des Grisons. Sa couleur et son éclat l'ont fait souvent confondre avec le zircon hyacinthe, et c'est à cette circonstance qu'elle doit le nom d'*hyacinthe*, sous lequel elle est encore quelquefois désignée dans le commerce. D'après Klaproth, l'*essonite* renferme 38,30 de silice, 21,20 d'alumine, 31,25 de chaux, et 6,50 de protoxyde de fer.

ESSONNE, rivière de France, se forme à Neuville (Loiret), par la réunion de l'Œuf et de la Rimarde, baigne Oudreville, Briare, Dimancheville, Orville, Angerville, Malesherbes, Rouville, entre dans le département de Seine-et-Oise, arrose la Ferté-Alais, reçoit la Juine, passe à Essonnes, où elle fait mouvoir une belle papeterie, et se jette dans la Seine à Corbeil, après un cours de 60 kilom. Cette rivière, qui coule dans une charmante vallée de prairies, est renommée pour la fraîcheur et l'abondance de ses eaux, dont le volume diminue peu en été.

ESSONNES, en latin *Exona*, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), cant., arrond. et à 2 kilom. S.-O. de Corbeil, sur l'Essonne et près du confluent de cette rivière avec la Seine; 3,984 hab. Ateliers de construction, fabriques de couvertures, de linge de table, de toiles peintes, de broches pour filatures, de martinets à cuivre. Moulins à blé, à foulon; filature hydraulique de laines et de coton; tanneries, filature mécanique de lin, fours à chaux. La *papeterie*, fondée en 1840, couvre 22 hectares d'un terrain traversés par l'Essonne, qui s'y divise en plusieurs chutes; 7 moteurs hydrauliques et 20 machines à vapeur mettent en mouvement l'immense matériel de cet établissement, qui occupe 600 ouvriers, consomme annuellement 15 millions de kilogr. de chiffons et produit environ pour 4 millions de francs de papier. Cet établissement appartient aujourd'hui à M. Darblay jeune. Dans une île, près d'Essonnes, on voit une jolie maison que fit construire et qu'habita Bernardin de Saint-Pierre. On sait que les événements d'Essonnes, en 1814, enlevèrent à Napoléon son dernier espoir et le contraignirent à signer sa première capitulation. V. MARMONT.

ESSOR s. m. (è-sor — bas lat. *exaurum*, du lat. *ex*, de, et *aura*, vent). Elan d'un oiseau au moment où il s'envole : *Prendre l'*ESSOR ou *son* ESSOR.

. . . Un oiseau captif, malgré sa cage d'or,
S'il entrevoit le ciel, cherche à prendre l'*essor*.
LAPRADE.

Cent fois l'oiseau volage interrompt son *essor*,
S'élève, redescend et se relève encor,
S'abat sur une fleur, se pose sur un chêne.
DELILLE.

‖ Action de l'oiseau qui vole, qui erre, qui est loin de son nid :

L'alouette à l'*essor*, le maître s'en vient faire
Sa ronde, ainsi qu'à l'ordinaire.
LA FONTAINE.

‖ Inus.

— Fam. Départ, fuite : *Les écoliers ont pris leur* ESSOR.

M'en croirez-vous, monsieur, prenez l'*essor*.
HAUTEROCHE.

Me rendrez-vous, messieurs, un charmant tête à [tête?
— La belle a pris l'*essor*....
L. BOUILHET.

— Poétiq. Action de l'âme qui abandonne le corps, et qui est supposée s'élever dans le ciel :

Son âme, hélas! trop tôt prenant l'*essor*,
Tel qu'un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
Nous est ravie. . . . .
BÉRANGER.

— Fig. Libre développement, progrès : *Les arts, l'industrie, prirent bientôt leur* ESSOR. (Acad.) *L'arbre des forêts, entier dans son* ESSOR, *végète plus longtemps que l'arbre étêté de nos jardins.* (Virey.) *Il n'y a qu'une chose qui arrête l'*ESSOR *de la justice, c'est l'idolâtrie de l'univers.* (P. Proudh.) *Le bonheur, c'est, pour chaque être, l'*ESSOR *intégral et continu de toutes ses facultés, de toutes ses attractions naturelles.* (Toussenel.) ‖ Mouvement, impulsion, activité, action qui commence ou qui s'accroît, et qui porte l'âme aux choses élevées : *L'*ESSOR *de la pensée. Donner l'*ESSOR *à son génie. L'intelligence de cet enfant a pris son* ESSOR. *C'est dans l'oisiveté et la petitesse que la vertu souffre, lorsqu'une prudence timide l'empêche de prendre l'*ESSOR *et la fait ramper dans ses liens.* (Vauven.) *Les grandes agglomérations d'êtres humains favorisent l'*ESSOR *de la pensée.* (F. Bastiat.) *L'opinion, dans son* ESSOR, *va toujours plus loin que le but.* (E. de Gir.) *L'esprit de l'homme est une force qui a besoin d'*ESSOR. (E. de Gir.) *La société ne progresse que par le libre* ESSOR *des individus.* (Proudh.) *La première enfance écoulée, un vif* ESSOR *entraîne l'imagination vers la poésie.* (Littré.) *Tout ce qui arrête l'*ESSOR *de notre âme est un mal moral et un danger politique.* (E. Laboulaye.)

Ce qui rampe est jaloux de ce qui prend l'*essor*.
BARRILLOT.

Loin des sentiers battus où se plaît le vulgaire,
Dans un sublime *essor*, ô Muse! emporte-moi.
CELTIBÈRE.

Elance-toi, mon âme, et d'*essor* en *essor*,
Remonte de ce monde aux beautés éternelles.
LAMARTINE.

Amour et poésie, anges purs de beauté,
Reprenez votre *essor* vers la divinité.
A. BARBIER.

Et quand je me demande un titre légitime
D'où prendre quelque gloire et chercher quelque [estime,
Je vois, pour tout appui de mes plus hauts *essors*,
Le néant que je suis et le rien d'où je sors.
CORNEILLE.

‖ Libre élan, libre carrière, spontanéité, liberté qu'on se donne : *Le cœur des jeunes gens ne demande qu'à prendre l'*ESSOR. *Dieu réprime l'*ESSOR *téméraire de la raison.* (La Luzerne.) *Il est à craindre qu'un traducteur qui prend l'*ESSOR *ne s'égare et ne soit infidèle.* (Boissonade.) ‖ Divagation, digression, action de s'écarter de son sujet :

Je ne prends point ici l'*essor*,
Ni n'affecte de railleries.
LA FONTAINE.

‖ Apparition, publication, production d'une œuvre de l'esprit :

Si l'on peut pardonner l'*essor* d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour [vivre.
MOLIÈRE.

‖ Succès d'une œuvre de l'esprit :

N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide *essor*.
BÉRANGER.

— Philos. soc. Dans l'école de Fourier, Marche naturelle que suivraient les passions, dans la société organisée selon les lois de l'harmonie que cette école préconise. ‖ *Essor subversif*, Funeste effet des passions, dans une société organisée contrairement à ces lois.

— Fauconn. *Montée d'essor*, Vol de l'oiseau, lorsqu'il monte à perte de vue.

— **Syn. Essor, vol, volée.** L'*essor* est proprement l'effort que fait un oiseau pour quitter la terre et s'élancer dans l'air; ce n'est point l'action de voler, mais celle de s'envoler. Le *vol* est l'action même de l'oiseau qui vole, considérée dans la manière dont elle se fait ou comme une simple faculté naturelle. La *volée* est un vol prolongé; c'est la durée même du vol, ou bien c'est une troupe d'oiseaux qui volent ensemble. Au figuré, prendre son *essor*, c'est mettre en jeu toutes ses forces; prendre sa *volée*, c'est s'affranchir de toutes entraves, échapper au frein et faire usage de sa liberté; prendre son *vol* ne se dit guère, mais on dit bien : prendre un *vol* hardi, trop haut, etc.

ESSORAGE s. m. (è-so-ra-je — rad. *essorer*). Fauconn. Action du faucon qui s'essore, qui prend son essor.

— Techn. Opération qui a pour but d'enlever à la poudre à tirer un excès d'humidité qui l'empêcherait de se lisser convenablement. ‖ Opération par laquelle on extrait du linge lavé ou des étoffes mouillées une partie de l'eau qui y est contenue, avant de les étendre pour les faire sécher.

— **Encycl.** Techn. V. ESSOREUSE.

ESSORANT (é-so-ran) part. prés. du v. Essorer : *Des ouvriers* ESSORANT *la poudre.*

ESSORANT, ANTE adj. (é-so-ran, an-te — rad. *essor*). Blas. Se dit des oiseaux qui semblent prendre leur essor : *Gon de Vassigny : D'azur, à une aigle* ESSORANTE *d'or. Dans les douces nuits d'été, les Doria arboraient les aigles de leur maison sur la montagne illuminée du Géant, et l'on accourait de toutes les villes voisines pour respirer la brise de la mer sous la treille des doges, sous les colonnes qui se baignent dans les vagues du golfe, ou près du bassin couronné d'aigles* ESSORANTES. (Méry.)

— **Encycl.** Le mot *essorant* se dit de l'épervier, du faucon, de l'aigle et de tout autre oiseau. On en excepte le phénix, pour lequel cette indication est superflue, cet oiseau n'étant jamais représenté que les ailes ouvertes. Voici les armes de quelques familles qui ont des oiseaux *essorants* sur leurs écus : **Le Tonnelier de Breteuil**, en Beauvaisis : d'azur, à l'épervier *essorant* d'or. — **Le Ragois de Bretonvilliers**, en Bourgogne : d'azur, à l'aigle de profil, *essorante* d'argent, tenant de sa serre dextre un rameau d'olivier d'or. — **Ségunis de Vassieux**, au Comtat-Venaissin : d'azur, à la huppe *essorante* d'argent, becquetée et armée de gueules; accompagnée de sept étoiles d'or, quatre en chef et trois en pointe, posées deux et une. — **Carheil de Kermorand de la Guichardais**, en Bretagne : d'argent, à deux corneilles *essorantes* de sable en chef, affrontées, becquetées et membrées d'or, et une molette d'éperon du second émail en pointe. — **Isoard de Martouret**, en Dauphiné : parti, au 1 d'argent, au cygne *essorant* de sable, nageant sur une mer d'azur; au 2 d'azur, à l'épée d'argent, garnie d'or; au chef cousu de gueules, chargé d'un étendard du troisième émail, semé de croisettes du premier, posé en barre. — **Saint-Just d'Autingues**, en Artois : d'azur, à la tour d'argent, accompagnée en chef de trois colombes *essorantes* du même.

ESSORÉ, ÉE (è-so-ré) part. passé du v. Essoré. Fauconn. Qui a pris son essor : *Faucon* ESSORÉ.

— Blas. Se dit du toit d'une maison quand il est d'un autre émail que le reste de la construction : *Casanova : D'azur, à une maison d'argent, maçonnée de sable,* ESSORÉE *de gueules.* — *Bocq, originaire de Pologne : D'azur, à une couverture de grains de quatre pieux d'argent* ESSORÉS *d'or.* — *Chabannes, en Angoumois : D'azur, à une maison d'argent* ESSORÉE *d'or, maçonnée, ouverte et ajourée de sable, bâtie sur une terrasse de sinople; au chef cousu de gueules, chargé de deux croissants du second émail.*

— Agric. Se dit d'un terrain qu'on a amélioré en le rendant moins humide.

— Techn. Séché à l'air : *Linge* ESSORÉ.

ESSORER v. a. ou tr. (è-so-ré — V. l'étym. du mot ESSOR, qui s'applique plus directement encore à ce mot-ci). Techn. Exposer à l'air pour faire sécher : ESSORER *du linge.* ‖ Rouler et tordre dans un linge sec, pour rendre moins humide : *On* ESSORE *le linge lorsqu'on veut le repasser tout de suite.*

— Fauconn. *Essorer un oiseau*, Faire sécher ses plumes au soleil ou près du feu.

— v. n. ou intr. Prendre son essor : *L'école romantique* ESSORAIT *par les premières œuvres de Lamartine et de Victor Hugo.* (J. Lecomte.) ‖ Inus.

S'essorer v. pr. Se sécher à l'air : *Etant étalées pendant quelques semaines dans des pièces bien aérées, les pommes de terre auront le temps de s'*ESSORER *et de perdre leur moiteur.* (Le Siècle.)

— Prendre l'essor :

. . . . Ainsi qu'un jeune oiseau
Qui, s'envolant dedans un abrisseau,
De branche en branche à son plaisir *s'essore*....
RONSARD.

‖ Vieux en ce sens.

— Fauconn. Se dit de l'oiseau qui, après s'être écarté, revient difficilement sur le poing.

ESSOREUSE s. f. (è-so-reu-ze — rad. *essorer*). Techn. Appareil destiné à sécher rapidement le linge et les étoffes.

— **Encycl.** On appelle *essoreuses* des machines à l'aide desquelles on sèche les étoffes et le linge, en projetant l'eau d'égouttement à travers les mailles d'une caisse cylindrique par l'effet de la force centrifuge. Ces appareils, qui font de 500 à 600 tours par minute, ont $0^{m},80$ de diamètre, lorsqu'ils sont employés au séchage des étoffes. Dans ce cas, les *essoreuses* sont essentiellement composées d'un récipient en toile métallique à mailles serrées, mobile autour d'un axe, et d'un second récipient fixe, en tôle ou en fonte, plus grand que le premier, qui recueille l'eau projetée. Leurs formes et leurs dimensions varient suivant l'usage auquel on les destine, et suivant qu'elles sont mues par des machines ou par des hommes. D'après les expériences de M. Rouget de Lisle, le poids d'eau que contient une étoffe après avoir été essorée est bien moins considérable que lorsqu'on la soumet au tordage ou au pressage. Les chiffres suivants font voir les avantages que présente l'essorage sur les autres méthodes de séchage; ils indiquent le poids d'eau que contient un kilogramme d'étoffe après ces diverses opérations :

	FLANELLE.	CALICOT.	SOIE.	TOILE DE LIN.
	kil.	kil.	kil.	kil.
Tordage. .	2,00	1,00	0,95	0,75
Pressage .	1,00	0,60	0,50	0,40
Essorage .	0,60	0,35	0,30	0,25

Les petites *essoreuses*, employées dans les établissements de bains et les lavoirs publics sont composées d'un vase mobile ou cylindre en fil de fer galvanisé de $0^{m},60$ de diamètre sur $0^{m},15$ de hauteur. L'arbre est vertical, et on lui communique le mouvement à l'aide d'une manivelle, par l'intermédiaire de deux roues s'engrenant avec deux pignons. Ces *essoreuses*, que l'on fait mouvoir à la main, peuvent être utilisées sans inconvénient pour le linge le plus fin; avec une vitesse de rotation suffisante, ce dernier peut être amené au point de dessiccation convenable pour le repassage. Des expériences de M. Schlumberger ont démontré que deux hommes, en une heure de travail, peuvent enlever 151 kilogrammes d'eau, en poussant la dessiccation aussi loin que le permettent les *essoreuses*.

ESSORILLÉ, ÉE (è-so-ri-llé; *ll* mll.) part. pass. du v. Essoriller. A qui l'on a coupé les oreilles : *Un chien* ESSORILLÉ. *Mes deux cousines seront-elles borgnes ou borgnesses, et* ESSORILLÉES? (Volt.)

— Zool. Qui semble n'avoir pas d'oreilles, dont on ne voit pas les oreilles : *Rongeurs* ESSORILLÉS.

— s. m. pl. Mamm. Famille de mammifères rongeurs.

ESSORILLEMENT s. m. (è-so-ri-lle-man; *ll* mll. — rad. *essoriller*). Action d'essoriller, de couper les oreilles; ancien supplice consistant à couper les oreilles au condamné : *On attendait une exécution telle quelle, non pas une pendaison, mais un fouet, un* ESSORILLEMENT, *quelque chose enfin.* (V. Hugo.)

— **Encycl.** Ce supplice barbare s'appliquait surtout aux serfs; on en trouve encore un exemple à la fin du XVe siècle. La perte des oreilles fut, non-seulement dans l'antiquité, mais encore au moyen âge, un supplice infligé très-fréquemment, comme la perte des yeux, du nez, des pieds, des mains, des organes de la génération. Les autorités ecclésiastiques infligeaient si souvent, même pour des fautes légères, la mutilation, que plusieurs conciles durent l'interdire formellement. Le quinzième canon du concile tenu à Merida, en 666, ôtait aux évêques et aux prêtres le droit de mutiler les serviteurs de l'Eglise; et le sixième canon du concile de Tolède, en 675, en défendant aux évêques de juger par eux-mêmes les causes emportant la peine capitale, leur interdisait d'ordonner la mutilation des membres, même pour les serfs de leur Eglise. Le dix-huitième canon du concile de Francfort-sur-Mein, en 794, défendait aux abbés de faire aveugler ou mutiler les moines, quelques fautes que ceux-ci eussent pu commettre. Dans certains cas où il était défendu de tuer ou de pendre un criminel, on l'essorillait, on lui coupait le nez, les pieds, les mains, les parties génitales, on lui arrachait les yeux, « afin, comme le dit l'article 67 des lois de Guillaume le Bâtard, qu'il ne restât plus de lui qu'un tronc vivant en mémoire de son crime. » D'autres fois, toutes ces horreurs ne faisaient que précéder le dernier supplice. La mort n'était donnée qu'après mille tortures dont le seul souvenir soulève aujourd'hui tous les cœurs. On sait par Hérodote que Cambyse avait fait essoriller tous les mages de son empire, et tout le monde connaît l'histoire, racontée par le même auteur, du mage qui, faute d'avoir pu laisser voir le plus petit bout d'oreille, fut reconnu pour un faux Smerdis et renversé du trône de Perse, qu'il avait usurpé.

ESSORILLER v. a. ou tr. (é-so-ri-llé; *ll* mll. — du préf. *es*, et d'*oreille*). Couper les oreilles à : ESSORILLER *un homme, un chien. Au commencement du règne de Charles VIII, on* ESSORILLA *Dojac, ancien ministre de Louis XI.* (Mézeray.) ‖ On écrit quelquefois ESSOREILLER : *Le compagnon qui est chargé de couper les oreilles des bandits de ta sorte te prouvera que j'ai le droit de t'*ESSOREILLER. (E. Sue.)

— Fam. Couper fort court les cheveux de : *Vous avez* ESSORILLÉ *cet enfant.*

ESSOUCHEMENT s. m. (è-sou-che-man — rad. *essoucher*). Agric. Action d'essoucher : ESSOUCHEMENT *d'un terrain.*

ESSOUCHER v. a. ou tr. (è-sou-ché — du préf. *es*, et de *souche*). Agric. Arracher les souches de : ESSOUCHER *un terrain, un bois, une vigne.*

ESSOUFFLÉ, ÉE (è-sou-flé) part. passé du v. Essouffler. Mis hors d'haleine, dont la respiration est devenue difficile : *Revenir tout* ESSOUFFLÉ. *Dès que les moutons courent, ils palpitent et sont bientôt* ESSOUFFLÉS. (Buff.)

Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire;
Je suis tout *essoufflé*.....
REGNARD.

Que sert de n'effleurer qu'à peine ce qu'on tient,
Quand on a les mains pleines,
Et de vivre *essoufflé* comme un enfant qui vient
De courir dans les plaines?
V. HUGO.

‖ Qui trahit l'essoufflement : *Respiration* ESSOUFFLÉE : *Monsieur! monsieur! cria une petite voix fêlée et* ESSOUFFLÉE. (H. Berthoud.)

ESSOUFFLEMENT s. m. (è-sou-fle-man — rad. *essouffler*). Respiration difficile, état de celui qui est essoufflé : *Une course rapide produit l'*ESSOUFFLEMENT.

— Pathol. et art vétér. Respiration courte et gênée.

ESSOUFFLER v. a. ou tr. (è-sou-flé — du préf. *es*, et de *souffler*). Mettre hors d'haleine : *Cette course m'*A ESSOUFFLÉ. *Si vous ne retenez votre cheval, vous l'*ESSOUFFLEREZ. (Acad.)

S'essouffler v. pr. Se mettre hors d'haleine : *Vous* VOUS ESSOUFFLEREZ *en marchant si vite. Tout homme qui* S'ESSOUFFLE *dans le travail fait plus que sa force ne lui permet.* (La Quintinie.)

— Fig. Se fatiguer par trop d'activité : *Ménagez-vous, songez que vous avez la plus belle carrière à parcourir, et que le moyen d'y courir longtemps, ce n'est pas de* VOUS ESSOUFFLER *à l'entrée.* (D'Alemb.) *A quoi bon s'*ESSOUFFLER *après la renommée? Laissons au temps à nous faire notre place.* (Mme L. Colet.)

ESSOURISSER v. a. ou tr. (è-sou-ri-sé — rad. *souris*). Art vétér. Exciser dans les naseaux du cheval un cartilage appelé *souris*, pour l'empêcher de hennir : ESSOURISSER *un cheval, une jument.*

ESSOYES, bourg de France (Aube), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. S.-E. de Bar-sur-Seine, sur l'Ource; pop. aggl. 1,667 hab. — pop. tot. 1,693 hab.

ESSUGAND s. m. (è-su-gan). Techn. Lieu destiné, dans une savonnerie, au découpage du savon.

ESSUI s. m. (è-sui — rad. *essuyer*). Endroit où l'on étale une chose pour la faire sécher : *Un bon* ESSUI.

— Techn. Endroit où l'on fait sécher les cuirs après les avoir tannés. ‖ Email terne.

ESSUIE-MAIN s. m. (é-sui-main). Linge qui sert particulièrement à s'essuyer les mains, après qu'on les a lavées : *Un* ESSUIE-MAIN *en toile, en coton. Sparte expose des tissus de soie pour chemises; les religieuses du monastère de Saint-Constantin en exposent aussi; Hydra a des écharpes bleues et jaunes rayées d'argent, d'autres rouges avec des raies d'or; Tunis, des* ESSUIE-MAINS *et des ceintures d'une exécution originale.* (L. Reybaud.)

— Techn. Planchette clouée contre le champ de la table du tour, et sur laquelle l'ouvrier tourneur passe les mains pour se les nettoyer, quand elles sont trop imprégnées de barbotine.

— Rem. Au singulier, nous avons orthographié ce mot comme l'Académie, bien que la logique exigeât qu'on écrivît un *essuie-mains*, un linge *à essuyer les mains.* La plupart des auteurs écrivent le pluriel comme nous voudrions que l'on écrivît le singulier; cette manière de procéder est encore illogique, car on ne peut admettre que lorsqu'on désigne plusieurs de ces linges, chacun d'eux soit destiné à essuyer une main. Si l'*essuie-main* est, comme l'insinue l'Académie, un linge pour essuyer la main, plusieurs *essuie-mains* sont plusieurs linges pour essuyer la main. Donc, il faudrait écrire le pluriel comme le singulier.

ESSUIE-PIERRE s. m. (é-sui-piè-re). Linge dont on se servait autrefois pour essuyer la pierre d'un mousquet : *Des* ESSUIE-PIERRE *en toile.*

ESSUIE-PLUME s. m. (é-sui-plu-me). Petit ustensile qui sert à essuyer les plumes, lorsqu'on a fini d'écrire. Pl. *Des* ESSUIE-PLUME.

ESSUILES, village et comm. de France (Oise), cant. de Saint-Just, arrond. et à 17 kilom. de Clermont; 510 hab. L'église renferme des vitraux du XVIe siècle et une *Passion* en bois doré du XVe. Le château de Saint-Rimault, en ruine, date du XIVe siècle.

ESSUYAGE s. m. (è-sui-ia-je — rad. *essuyer*). Action d'essuyer; résultat de cette action : *L'*ESSUYAGE *des aiguilles.*

ESSUYANT (è-sui-ian) part. prés. du v. Essuyer :

Souvent Echo, souvent Narcisse en pleurs,
Près de leur père unissaient leurs douleurs;
Et ce bon père, ému de ces alarmes,
Pleurait lui-même en *essuyant* leurs larmes.
MALFILATRE.

ESSUYÉ, ÉE (é-sui-ié) part. passé du v. Essuyer. Séché ou nettoyé en frottant : *Une assiette mal* ESSUYÉE. *Un parquet bien* ESSUYÉ.

Son visage *essuyé* n'a plus rien que d'affreux.
BOILEAU.

‖ Enlevé en frottant : *De l'eau, de la boue* ESSUYÉE.

— Tari, arrêté, en parlant des pleurs :

Quels pleurs par un amant ne sont point *essuyés*?
RACINE.

— Fig. Subi, supporté : *Des injures patiemment* ESSUYÉES. *Tant de malheurs* ESSUYÉS *coup sur coup lui ont fait perdre la raison.*

ESSUYER v. a. ou tr. (è-sui-ié — Bourdelot dérive ce mot d'*exsudare*, ôter la sueur, et d'autres étymologistes d'*exhumidare*, ôter l'humidité. Ménage le dérive de l'italien *asciugare*, qu'il rapporte au latin *exugare*. Suivant M. Littré, il provient du latin *exsuccare*, ôter le suc, l'humidité, de *ex* et de *succus*. D'après Scheler, *essuyer*, dans l'acception de supporter, est un tout autre mot et se rapporte alors au latin *exsequi*, qui, entre autres significations, a, en effet, celle de supporter : *exsequi ærumnos*. Mais M. Littré refuse d'accepter cette division, s'appuyant sur ce que le latin *sequi* a donné plusieurs formes dans le français, et qu'aucune n'est *suyer*. D'ailleurs, la relation des sens n'est pas impossible à établir : l'action d'*essuyer* ses vêtements est une conséquence d'une pluie que l'on *a essuyée*; on a donc pu considérer un malheur comme un orage qui est venu fondre sur nous et que l'on est réduit à *essuyer*. *J'essuie, tu essuies, il essuie, nous essuyons, vous essuyez, ils essuient; j'essuyais, nous essuyions, vous essuyiez; j'essuyai, nous essuyâmes; j'essuierai, nous essuierons; j'essuierais, nous essuierions; essuie, essuyons, essuyez; que j'essuie, que nous essuyions, que vous essuyiez; que j'essuyasse, que nous essuyassions; essuyant; essuyé, ée*). Sécher ou nettoyer en frottant : ESSUYER *de la vaisselle.* ESSUYER *le parquet.* ESSUYER *une table.* ESSUYER *son front avec son mouchoir.* ESSUYER *ses mains avec une serviette.* ESSUYER *ses larmes.* ESSUYER *ses pieds avant d'entrer.*

Madeleine, ravie et pleine de ferveur,
Dénouait ses cheveux, et de leur nappes blondes
Elle *essuyait* les pieds de son divin Sauveur.
TH. DE BANVILLE.

‖ Sécher par évaporation : *Le soleil* ESSUIE *la terre qui a été trempée par la pluie.* (Acad.)

Comme un visage en pleurs que les brises *es-* [*suient*,
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.
BAUDELAIRE.

— Tarir, sécher, en parlant des larmes; faire cesser leur cause : *Quelle prière plus agréable que d'*ESSUYER *les larmes du pauvre?* (Boss.)

Il est doux d'*essuyer* d'une main secourable
Les larmes d'un ami que son malheur accable.
VIGÉE.

— Fig. Subir, endurer, souffrir : ESSUYER *une tempête.* ESSUYER *le feu d'une batterie.* ESSUYER *une perte, un affront. Roquelaure, duc à brevet et plaisant de profession,* ESSUYA *une triste aventure.* (St-Simon.) *Celui qui demande en rougissant ne devrait jamais* ESSUYER *de refus.* (Beauchêne.) *Nous passons nos jours dans les antichambres à* ESSUYER *les rebuffades d'un manant parvenu.* (Chateaub.) *Il est difficile d'*ESSUYER *sans perdre contenance une averse de compliments.* (E. About.)

Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage *essuie*.
RACINE.

Je ne sais point en lâche *essuyer* un outrage.
BOILEAU.

. . . . Je ne suis point d'humeur
A vouloir d'une belle *essuyer* la froideur.
BOILEAU.

Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle *essuyer* les bourrasques.
PIRON.

— Pop. *Essuyer les plâtres*, Habiter une maison nouvellement construite. ‖ Fig. Subir les inconvénients d'une affaire qui commence, sans pouvoir espérer les avantages qu'elle promet.

S'essuyer v. pr. Etre essuyé; être séché : *Ces vases doivent* S'ESSUYER *avec précaution.*

— Se frotter, pour enlever l'humidité ou la malpropreté que l'on a sur soi : S'ESSUYER *avec son mouchoir.*

Tandis que dans un coin en grondant je *m'essuie*,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie.
BOILEAU.

— Essuyer à soi : ESSUYER *ses mains, son visage, ses pieds. Je suis justement comme le médecin de Molière qui* S'ESSUYAIT *le front pour avoir rendu la parole à une fille qui n'était point muette.* (Mme de Sév.)

ESSUYEUR, EUSE s. (è-sui-ieur, ieu-ze — rad. *essuyer*). Personne qui essuie, qui est chargée d'essuyer : *Une* ESSUYEUSE *d'assiettes.*

— s. m. Techn. Racloir du cylindre gravé, dans les fabriques de toiles imprimées.

EST s. m. (èstt — du germanique : ancien allemand *ôstan*, en composition *ôst*, d'où *ôstar*, vers l'orient, anglo-saxon *east*, scandinave *austur*, allemand *ost*, anglais *east*. Ce nom de l'Orient est probablement allié à l'ancien nom aryen de l'Aurore, le sanscrit *ushas*, *usha*, c'est-à-dire celle qui brille comme le feu, de la racine *ush*, brûler, ce qui exprime parfaitement la splendeur de l'horizon matinal embrasé; zend *ushanh*, *ushâ*, aurore, d'où *ushaçtara*, oriental; grec *eôs*, *auôs*; latin *aurora*, pour *ausosa*, lithuanien *auszra*, kymrique *gwaur*, etc. V. AURORE. On peut comparer aussi le latin *auster*, le sud, en tant que chaud et lumineux. A ce nom de l'Orient se liait celui d'une divinité germanique dont on sait peu de chose, mais qui était sans doute une personnification de la lumière matinale, ainsi que du retour du soleil au printemps. Les Anglo-Saxons l'appelaient *Eostre* ou *Eostra*, et célébraient en son honneur, au mois d'avril, une fête nommée *Esturmonalh*, comme en ancien allemand *Ostarmanoth*, ce qui indique l'existence d'une déesse très-populaire, puisque son souvenir est resté attaché à l'une des grandes fêtes chrétiennes). La partie du monde qui est au soleil levant, formant le premier des quatre points cardinaux; lieu situé vers l'orient, par rapport à celui qui parle ou qui écrit : *Les départements de l'*EST. *Le chemin de fer de l'*EST. *Faire un voyage dans l'*EST.

— Le mot *est* se combine avec les mots *nord* et *sud*, pour désigner les aires de vent comprises entre le nord et l'est d'une part, le sud et l'est de l'autre. Nous les énumérerons dans leur ordre naturel, en commençant par le plus voisin du nord : *nord-quart-nord-*EST, *nord-nord-*EST, *nord-*EST*-quart-nord*, *nord-*EST, *nord-*EST*-quart-*EST, EST*-nord-*EST, EST*-quart-sud-*EST, EST*-sud-*EST, *sud-*EST*-quart-*EST, *sud-*EST, *sud-*EST*-quart-sud*, *sud-sud-*EST, *sud-quart-sud-*EST.

— Mar. *Faire de l'est*, Avoir le cap du navire dans la direction de l'est. ‖ *Est-nord-est*, Sobriquet familier donné aux enseignes auxiliaires qui sont peu rétribués. On prononce plaisamment en les appelant *ènordè*.

— Adjectiv. Qui est situé du côté de l'orient : *Longitude* EST. *Côté* EST. *Vent* EST.

— Rem. Les marins prononcent *è* après le mot *nord*, et *ètt* après le mot *sud*, qu'ils prononcent alors *su*; ainsi ils disent : *nor-dè* et *su-ètt*, pour *nord-est* et *sud-est*.

L'Académie n'indique l'emploi de la majuscule pour le mot *est* dans aucun cas; cependant un usage à peu près général veut qu'on lui donne la majuscule quand il désigne l'ensemble des pays situés à l'est, et la plupart des écrivains la lui donnent aussi lorsqu'il désigne le vent qui souffle de l'est.

— **Syn. Est, levant, orient.** *Est* ne s'emploie qu'en géographie ou pour désigner la direction d'un mouvement, celle des vents, la position des lieux qu'on veut décrire lorsqu'ils n'ont pas une grande importance. *Levant* et *orient* peuvent aussi s'employer en géographie, mais ils ne se disent qu'en parlant de pays considérables, surtout *orient*, qui est le mot le plus noble. Celui-ci, de plus, s'emploie souvent d'une manière absolue pour désigner tous les pays situés du côté où le soleil se lève, tandis que *levant* se rapporte ordinairement à certains pays déterminés par l'usage. Enfin le mot *orient*, ayant toujours quelque chose de pompeux, est le terme propre dont se servent les poëtes pour décrire les splendeurs du ciel éclairé par les premiers rayons de l'astre du jour.

— **Antonyme.** Ouest.

EST (réseau des chemins de fer de l'). Ce réseau, dont la tête est à Paris, place de Strasbourg, comprend plusieurs lignes principales et un nombre considérable d'embranchements plus ou moins importants, qui relient entre eux les centres commerciaux, industriels ou populeux de l'Est de la France. Ce réseau dessert l'Alsace et la Lorraine (Meuse, Moselle, Meurthe, Vosges), la Champagne (Ardennes, Aube, Marne, Haute-Marne), une partie de la Franche-Comté (Haute-Saône), et une partie de l'Ile-de-France (Seine-et-Marne, Aisne).

Voici quel était, avant la cession de l'Alsace et de la Lorraine, l'état du réseau de l'Est :

	kilom.
Longueur du réseau exploité au 1er janvier 1870.	2,512
Longueur concédée.	3,088
	fr.
Dépenses de premier établissement.	756,614,651
Recettes totales en 1869.	67,629,526
Dépenses	29,454,856
Bénéfice net	38,174,670
Nombre de voyageurs	11,062,175
Tonnes de marchandises transportées	3,574,710

Les lignes principales du réseau de l'Est sont les suivantes :

1° De Paris à Strasbourg, par Châlons, Bar-le-Duc, Lunéville et Nancy;

2° De Paris à Mulhouse, par Troyes, Bar-sur-Aube, Chaumont, Vesoul et Belfort;

3° De Paris à Givet, par Epernay, Reims et Mézières;

4° De Paris à Forbach, par Frouard et Metz.

De ces grandes artères se détachent de nombreux embranchements, que nous énumérons ci-dessous après une description rapide de chaque ligne.

La ligne la plus importante du réseau de l'Est est celle de Paris à Strasbourg. La distance entre ces deux villes par la voie ferrée, est de 502 kilomètres. La ligne de Strasbourg traverse les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de la Marne, de l'Aisne, de la Meuse, de la Meurthe, puis elle pénètre en Alsace à Avricourt. Les centres les plus importants par leur population, leur commerce ou leur industrie que dessert le chemin de fer de Paris à Strasbourg sont : Meaux (45 kilom.), la Ferté-sous-Jouarre (66 kilom.), Château-Thierry (95 kilom.), Epernay (142 kilom.), Châlons-sur-Marne (173 kilom.), Vitry-le-François (205 kilom.), Bar-le-Duc (254 kilom.), Commercy (295 kilom.), Toul (320 kilom.), Frouard (345 kilom.), Nancy (353 kilom.), Lunéville (388 kilom.) et Saverne (458 kilom.).

De cette ligne se détachent les embranchements d'Epernay à Mézières par Reims, de Châlons-sur-Marne à Reims et à Soissons, de Blesme à Chaumont, de Frouard à Metz, de Lunéville à Saint-Dié, d'Avricourt à Dieuze, de Vendenheim à Hagueneau et à Wissembourg.

La ligne de Paris à Mulhouse, par Belfort, a 491 kilom. de long. Elle se détache à Noisy-le-Sec (9 kilom. de Paris) de la ligne de Paris à Strasbourg, franchit la Marne à Nogent sur un magnifique viaduc, traverse les départements de la Seine, de Seine-et-Marne, de l'Aube, de la Haute-Marne, de la Haute-Saône, et, au delà de Belfort, entre dans l'Alsace, à 68 kilom. de Mulhouse.

Les localités principales desservies par la ligne de Paris à Mulhouse sont : Nogent-sur-Seine, Troyes, Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, Vesoul, Belfort et Altkirch.

De cette ligne se détachent les embranchements de Gretz-Armainvillers à Coulommiers, de Longueville à Provins, de Flamboin à Montereau, de Troyes à Châtillon par Bar-sur-Seine, de Bricon à Nuits, de Chalindrey à Gray et de Port-d'Atelier à Nancy par Epinal.

La ligne de Paris à Givet, par Epernay, Reims et Mézières, a 324 kilom. de long. Elle emprunte jusqu'à Epernay la ligne de Paris à Strasbourg. Là, elle s'éloigne sur la droite de cette ligne, un peu avant de franchir le canal de la Marne au Rhin. Cette ligne traverse les départements de la Marne et des Ardennes. Les localités les plus considérables qu'elle dessert sont : Aï, Reims, Rethel, Mézières, Charleville et Fumay. Elle met la France en communication avec Namur, Liége, Aix-la-Chapelle, Cologne, Charleroi, Louvain, Bruxelles, Anvers, Rotterdam, La Haye, etc. A Mézières se détache un embranchement qui dessert Sedan, Montmédy, Luxembourg, et va rejoindre à Metz la ligne de Frouard à Spire. D'autres embranchements mettent Reims en communication avec Laon, Soissons et Châlons-sur-Marne.

La ligne de Paris à Forbach, par Frouard et Metz, a 458 kilom. de long. Elle emprunte la ligne de Paris à Strasbourg jusqu'à Frouard, où elle se détache à gauche, se dirigeant sur Metz et reliant le réseau de l'Est : 1° par Thionville, à Luxembourg et à Trèves; 2° par Forbach, à Manheim, à Mayence et à Trèves.

Le chemin de fer de Paris à Vincennes et à la Varenne-Saint-Maur, dont l'embarcadère est situé place de la Bastille, appartient aussi au réseau de l'Est.

EST (canal de l'). V. RHÔNE AU RHIN (canal du).

EST! EST! EST! mots latins qui signifient *Il y en a! Il y en a! Il y en a!* Pour l'explication de cette répétition très-énergique. V. MONTEFIASCONE.

EST (William Hessels VAN), savant hollandais. V. ESTINS.

ESTABLAGE s. m. (è-sta-bla-je — rad. *estable* pour *étable*). Féod. *Droit d'establage*. Droit dû au seigneur pour la permission qu'il donnait aux marchands d'exposer leurs marchandises sous les halles ou ailleurs, aux jours de foire et de marché de la seigneurie. ‖ On trouve aussi DROIT DE PLASSAGE et DROIT DE HALLAGE.

ESTABLES, village et commune de France (Haute-Loire), canton de Fay-le-Froid, arrondissement et à 31 kilom. du Puy, au pied du Mézenc, à 1,353 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'église, qui date de différentes époques, est le seul reste de l'abbaye de Bonnefay. Les habitants d'Estables massacrèrent le premier aide de Cassini, lorsqu'il s'y présenta avec ses instruments de mathématiques pour mesurer le Mézenc.

ESTABLES, village et commune de France (Lozère), cant. de Saint-Amans, arrond. et à 23 kilom. de Mende, sur un plateau granitique, au pied des plus hauts sommets de la Margaride (1,554 mètres); pop. 556 hab. Ruines d'un ancien château des rois d'Aragon.

ESTACA (PUNTA DE LA), cap d'Espagne, Galice, par 43°48′ de lat. N. et 10°2′ de long. O. Il forme l'extrémité la plus septentrionale de la presqu'île ibérique et présente, du côté de la mer, une face élevée et inaccessible, car elle est presque perpendiculaire.

ESTACADE s. f. (è-sta-ka-de — de l'ancien français *estache*, *estac*, *estace*, *estaque*, piquet, pieu, pilier, poteau, que l'on rencontre fréquemment dans les vieux auteurs. Ces différentes formes se rapportent au bas latin *staca*, *stacha*, qui paraît être lui-même d'origine germanique). Barrage formé de pieux liés avec des chaînes ou des barres de fer, que l'on établit dans une rivière ou dans le chenal d'un port, pour en défendre l'entrée ou le passage : *Les Chinois avaient fortifié l'entrée du Peï-Ho à l'aide de plusieurs* ESTACADES. ‖ Barrière de pieux établie en amont d'un pont en construction ou établi provisoirement, pour le garantir contre le choc des corps flottants, dans une rivière pour en modifier le cours ou pour protéger ses rives : *Napoléon n'aurait pu faire un fleuve de l'humble ruisseau qui coule à Munich, et que l'on tourmente en vain avec des barrages, des fonds de planches et des* ESTACADES, *pour avoir le droit, un jour, d'y bâtir un pont dans le goût romain.* (Gér. de Nerv.)

— Se disait anciennement pour Champ clos et Endroit quelconque entouré de barrières.

— Mar. Nom qu'on donne dans certains ports, à Brest surtout, au remplissage des mailles d'un bâtiment.

— **Encycl.** Les *estacades* qui servent à détourner un cours d'eau sont de véritables digues ou barrages en bois; elles se composent toujours d'une certaine quantité de rangées de pilotis parallèles, élevés à une certaine hauteur au-dessus du niveau supérieur de l'eau, et entre-toisés par des moises transversales. Ce système, qui forme l'ossature générale, est bordé de chaque côté par des palplanches jointives, qui, selon la vitesse du courant et la quantité d'eau débitée, renferment entre elles un corroi de glaise, de terre ou de béton, suivant le cas. Pour augmenter la rigidité de l'ensemble, on contre-bute à l'aval les pilotis par des étais inclinés, qui s'appuient sur le fond et s'opposent au renversement.

Les *estacades* sont encore employées dans les rivières ou les fleuves pour protéger les bateaux contre les débâcles et le choc des glaces. Ce sont alors des digues avec portes, dont les dimensions sont très-considérables. Composées de pilotis entre-toisés et contreventés solidement, elles sont munies en amont de brise-glaces ou d'éperons contre lesquels les glaçons viennent se choquer pour changer de direction. Ces constructions sont généralement établies sur un bras se-